

On s'abonne au bureau de
journal, rue de l'Ange, n° 627,
où les lettres et envois doivent
être adressés franc de port.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

(Par trimestre.)

Pour Namur. 4 fl. 50 c.
Pour les autres villes. 5 20

COURRIER

DE LA SAMBRE.

INSERCTIONS ET
Prix par ligne d'impression,
10 cents.

Avis aux abonnés

Les abonnements commencent
à toutes les époques,
mais doivent échoir à la fin
de mars, juin, septembre et
décembre.

N° 425.

LUNDI ET MARDI.

15 ET 16 AOUT 1831.

INTERIEUR.

BRUXELLES, 14 août.

COMBAT DE LOUVAIN.

Malines, 13 août.

Hier, à-peu-près à neuf heures du matin, j'étais à l'hôtel de Cologne, me disposant à vous écrire quelques nouveaux détails sur ce que nous apprenions de la marche des Hollandais, lorsque j'entendis un bruit effroyable dans la rue de Bruxelles. Je sors; j'aperçois une foule immense qui s'enfuyait, des charrettes de bagages fuyant au galop, des femmes criant que les Hollandais entraient par la porte de Tirlemont, des gardes civiques, indignes du nom de Belge, jetant leurs fusils et leurs havresacs. Aussitôt les deux frères Vanderlinden, le capitaine Nique et le lieutenant-colonel Edeline, le sabre au clair, se jettent au milieu de cette foule effrayée, s'emparent du passage de la rue, font marcher au pas les charrettes, arrêtent les fuyards. Les exhortent au nom de la patrie et parviennent à en rallier un assez bon nombre. Cette panique cesse un peu par l'arrivée du général d'Hooghvorst, déclarant que l'alerte est fautive et que ce sont nos troupes qui rentrent en ville, pour y prendre position. Je me dirige alors, avec ce que l'on avait rallié de gardes civiques, vers la place de l'hôtel-de-ville, et après avoir remis ces hommes au commandement d'un officier de leur arme, je vais, avec notre ami Derote, rejoindre une partie de la brave compagnie de chasseurs volontaires de Bruxelles, qui se rassemblait pour marcher aux remparts.

Nous nous mettons en route. Arrivés à la porte de Tirlemont, nous sortions en bon ordre pour tirer dans la plaine, lorsqu'il nous est arrivé l'ordre direct du roi de prendre position sur les boulevards, à la porte de Diest, afin de défendre une batterie de cinq pièces de position, confiée aux artilleurs de Namur et de Mons. Les retranchemens élevés devant cette batterie nous cachaient la vue de la plaine, et je ne puis vous raconter le combat que d'après ce que m'en ont dit des officiers du premier régiment qui l'ont vu en entier.

Vers une heure, le feu de nos batteries nous apprit l'arrivée de l'armée Prussienne au service de la Hollande; il paraît qu'elle avançait en trois colonnes, descendant des hauteurs qui commandent de Louvain à Tirlemont. Devant nous trois pièces de 12 étaient servies par les artilleurs des gardes civiques de Namur et de Mons; entre la porte de Diest et celle de Tirlemont, se trouvait une batterie de campagne commandée par le capitaine Eenens, et à la porte de Tirlemont, deux pièces de position de 18. Notre artillerie faisait un feu formidable et l'ennemi y répondait vivement. Les boulets, adressés trop haut, passaient au-dessus de notre tête, et allaient ricocher sur les toits des maisons de Louvain. Il paraît que l'ennemi s'est avancé de fort près, car une fusillade très-vive a été faite par le 4^e régiment qui se trouvait sur le boulevard. On assure que des compagnies du 1^{er} de ligne ont poursuivi l'ennemi dans la plaine. Après deux heures environ d'un feu bien nourri, le silence de notre artillerie nous a appris que l'ennemi s'était retiré.

Pendant le combat, M. Alex. Gendebien, accompagné de quelques chasseurs de la compagnie dite de Chasteler, parcourut Louvain, pour faire élever des barricades: autorités et Louvanistes furent sourds à ses exhortations; ils aimèrent mieux être prisonniers des Hollandais et des Prussiens que de voir brûler leur ville. Energie de septembre, qu'êtes-vous devenue?

Pour nous consoler de cette défection à la cause sacrée de la révolution, nous avions devant nous les braves artilleurs des gardes civiques de Mons et de Namur; il fallait les voir manœuvrant leurs pièces avec une précision digne des meilleures troupes, tirant plusieurs coups par minute, et leurs braves officiers sautant debout sur le parapet pour voir l'effet de leur volée. Honneur à eux! ils ont soutenu dignement la gloire de la blouse populaire, que tant d'autres ont déshonorée dans cette fatale journée.

Vers deux heures, l'armée a commencé son mouvement de retraite. Le roi s'était déjà dirigé vers Malines, passant intrépidement sous le feu des tirailleurs ennemis. L'armée était depuis long-temps passée devant nous, lorsque nos officiers de Tilly et Hauwaerts ordonnèrent notre retraite. Nous sortimes de Louvain vers six heures du soir, en pelotons et parfaitement en ordre; nous formions l'extrême arrière-garde de l'armée. En montant sur la hauteur qui domine Louvain, nous entendimes une vive fusillade; arrivés sur le plateau, nous vîmes nos tirailleurs qui s'avançaient dans la plaine, étant aux prises avec ceux de l'ennemi; un régiment de cavalerie prussienne descendit pour les charger: une batterie commandée par le major Dupont se mit en position sur la chaussée, et en vingt minutes fit taire le feu des Hollandais et les força à rebrousser chemin; la colonne se remit en marche. Vers sept heures, on aperçut un régiment de cavalerie hollandaise qui était en travers de la chaussée; on se disposait à l'attaquer

vigoureusement lorsqu'un major hollandais, un drapeau blanc à la main, s'avança vers nos troupes et déclara qu'un armistice était conclu, et que notre troupe pouvait opérer sa retraite en sûreté.

Nous arrivâmes à Malines à dix heures et demie du soir, toujours en bon ordre, et laissant derrière nous l'armée échelonnée du pont de Campenhout à Malines.

Demain, je vous rejoindrai, car la compagnie revient à Bruxelles.

Une heure. (Champ de bataille.) — On enlève les morts et les blessés; presque tous viennent de la gauche (porte de Diest), où l'on continue à se battre. Entre cette porte et celle de Tirlemont, un caisson a sauté et a tué trois hommes; ce déplorable événement vient d'une imprudence; d'autres hommes ont été blessés par les éclats; un lieutenant du 12^e, allant à leur secours, est frappé d'une balle à la main droite.

Notre neuvième batterie s'est admirablement conduite, elle a démonté plusieurs pièces ennemies, tué les chevaux et une partie des artilleurs; les débris sont encore au milieu de la plaine, on les distingue facilement. Les boulets et la mitraille des Hollandais nous ont fait peu de mal, leurs coups portaient trop haut.

Un second parlementaire arrive du camp hollandais; c'est un officier supérieur de cuirassiers, homme superbe; il est accompagné d'un officier de nos lanciers (N° 1) et d'un soldat de chaque arme, précédé d'un trompette avec un linge blanc au bout d'un bâton. Le parlementaire n'avait pas les yeux bandés ainsi que cela se pratique; il a dès lors pu juger de l'état de désordre de nos armées, arrivant aux barricades élevées à la hâte rue de Tirlemont, il lui est échappé un sourire significatif.

Nos troupes changent de position; la batterie hors de la porte de Tirlemont est abandonnée, les pièces ont été enclouées par les artilleurs; je m'approche de cette batterie. Quel spectacle horrible! quatre cadavres, je puis dire calcinés, ne présentant qu'une idéalité de l'homme, deux d'entre eux ont les bras desséchés et dans la pose d'un homme se raidissant par désespoir; cette vue est aussi horrible qu'affligeante, elle soulève le cœur contre les fléaux de la guerre. Ce funeste événement, arrivé aussi par imprudence ou maladresse, a fait encore quatre autres victimes, plus hideuse, ce sont des mutilés, à peine si on peut distinguer la place des yeux; des pieds à la tête l'épiderme est enlevé, et offre l'aspect d'un charbon éteint; leurs souffrances sont cruelles, leurs vêtements brûlaient et ont disparus en petits lambeaux; ces malheureux, dont on doit désespérer, sont portés à l'ambulance.

Des factionnaires empêchent d'avancer près de la porte de Diest, je ne puis violer la consigne, l'infanterie et l'artillerie descendent le boulevard, des officiers d'état-major vont au galop et semblent presser une retraite.

Deux heures. — Une suspension d'armes vient d'être ratifiée par le général hollandais; elle doit durer jusqu'à demain midi. Le roi et l'état-major prennent la route de Malines, seule issue supposée libre; l'armée suit.

Des tirailleurs hollandais bordent les escarpemens de cette route et inquiètent nos troupes; plusieurs des nôtres restent sur la place. Un courrier annonce que le roi n'a éprouvé aucune difficulté pour arriver à Malines.

Trois heures. — Un troisième parlementaire arrive du camp ennemi; c'est un major ou colonel hollandais, parlant également le français, un quartier-général (chez M^e Claes), où il n'était resté qu'un seul officier d'état-major, on lui dit que le roi était parti pour Malines; il demande qu'on lui indique la voie la plus directe pour s'y rendre, qu'il a des communications importantes à faire sur la suspension d'armes, qui doit, dit-il, toujours compter de midi. On lui donne les renseignements demandés et il part avec son escorte.

Les troupes dans le plus grand désordre suivent la route de Malines; on entend une vive fusillade du côté de Buchen, et de temps à autre le canon; sur la gauche je distingue au moins deux régimens d'infanterie hollandaise se formant en carré, au-dessus d'un plateau à-peu-près à un quart de lieue de la route.

Ce dernier coup-d'œil est pénible, parce qu'il laisse penser que la retraite nous est coupée, et c'est du Mont-César, débris de fortifications romaines, que je puis observer tous les mouvemens. Anciens et précieux souvenirs, douleur amère, tout est réuni.

Quatre heures. — J'ai de nouveau visité les lieux témoins d'une retraite inconcevable; il ne reste que de petits groupes de militaires criant à la trahison. Nous sommes vendus! disent-ils, on a voulu nous livrer, mais notre conscience ne nous reproche rien. Dans toutes les bouches, se trouve l'éloge des généraux Clump et Niellon; ils sont proclamés les braves de toutes les affaires. Je recueille une foule de faits particuliers et détails circonstanciés que je vous transmettrai demain, si je ne me trouve bloqué ici.

Cinq heures et demie. — Je sors de l'hôpital et de l'ambulance rue de Tirlemont. Quatre à cinq cents blessés sont là, deux opérateurs en chef visitent et sondent les plaies, quelques aides font des saignées; les salles sont encombrées de généreuses Louvanistes apportant de la charpie pour les pansements et des couvertures, qui sont jetées sur les lits qui en manquaient; des hommes du peuple plient sous le poids de matelas qu'ils viennent de recevoir de la bienveillance des habitans; quelques ecclésiastiques parcourent les salles; ils prodiguent des consolations. Il y aura peu d'opérations graves. Mais le service de santé, si précieux, a été peut-être plus négligé que celui des subsistances; il est parmi nous des administrateurs à gros traitemens qui ont assumé sur leurs têtes des responsabilités immenses; le jour de la vérité luira sans doute, si notre perte totale peut encore être évitée.

Sept heures. — Voulant me procurer de nouveaux renseignemens, je retourne sur le champ de défaction; j'y reconnais une négligence impardonnable; près de nos batteries plus de trois cents boulets et deux cents boîtes à mitrilles sont restés; quelques minutes suffisaient pour les mettre dans les caissons; des curieux s'emparaient de ces projectiles gaspillés par insouciance. Les quatre cadavres consumés par l'explosion arrivée à la porte de Tirlemont, gissent encore sur la terre. Il faut reculer d'horreur. Plus loin de chevaux éventrés, des schakos et des habillemens dépecés.

Beaucoup de curieux sur les hauteurs et hors la porte pour observer les Hollandais qui sont à quelques pas et semblent très-tranquilles. Des paysans ramassent des sabres, des gibernes et des fusils, dans les champs encore couverts de récoltes, telles qu'avoine et pommes-de-terre.

Huit heures. — La ville présente un spectacle bizarre; ce sont des gardes civiques, des soldats, ignorant ou feignant d'ignorer la suspension d'armes, qui passent et repassent dans chaque rue, cherchant un faux-fuyant, pour échapper à une capture qu'ils regardent comme prisonniers de guerre et prêts à être fusillés, étant pris les armes à la main. Ils sont surtout effrayés par le retour du second corps d'armée parti de Louvain sur Malines, qui n'a pu effectuer sa retraite, parce que le pont de Campenhout était tourné et gardé par les Hollandais.

Le son de la cloche dans les rues fixe l'attention de nos effarés. Le brave général Niellon est revenu parmi nous; il fait annoncer officiellement que l'évacuation de tous les hommes armés ou non et du matériel est assurée; il engage tout le monde à se porter sur Bruxelles, met en réquisition tous les chevaux disponibles pour conduire l'artillerie, les caissons et autres transports; le calme semble renaître.

RÉSULTATS DE LA JOURNÉE. — Notre cavalerie, et particulièrement les chasseurs commandés par le colonel Vanremoorter, a fait beaucoup de mal à l'ennemi; ce régiment a chargé trois fois sur les cuirassiers hollandais. Notre artillerie ne les a pas épargnés. Les 9^e et 12^e d'infanterie se sont conduits vaillamment. L'artillerie des gardes civiques de Mons, commandée par M. Boulanger, a soutenu la vieille réputation du pays wallon; elle était en batterie commune avec celle de Namur; c'est assez dire que le poste était patriotiquement occupé.

On ne peut apprécier au juste les pertes des Hollandais, le terrain qu'ils occupaient leur étant resté. De notre côté, on évalue que nous avons 1 à 200 morts et 500 blessés; le nombre des prisonniers est inconnu.

Dix heures. — Nouvelle publication dans les rues. Le crieur, auquel on a remis un manuscrit en français sans doute, fait un salmigondi incompréhensible; on croirait qu'il lit de Postrogoth, les Flamands n'y comprennent rien, et ceux qui ne comprennent pas cette langue encore moins s'il est possible.

13 août.

Deux heures du matin. — Grande alerte! aux portes des hôtels des coups redoublés et des hourras, comme si la ville était prise d'assaut. C'est simplement pour faire ouvrir les écuries et prendre de vive force tous les chevaux qui s'y trouvent, afin de conduire les transports et l'artillerie. Ce tapage se prolonge jusques après trois heures.

Cinq heures. — Je lis une proclamation du général Niellon, affichée aux coins des rues, exprimant avec chagrin les désastres de la veille; annonçant la reddition de la ville et la suspension d'armes, engageant les bons citoyens à se rendre à Bruxelles, pour y tenter un dernier effort. Nombreux rassemblemens sur la place de l'hôtel-de-ville. Consternation des habitans, auxquels le général recommande la plus scrupuleuse prudence, la moindre résistance pouvant compromettre la tranquillité et la sûreté des citoyens. A midi les Hollandais pourront occuper Louvain.

Six heures. — Le moment du départ était fixé, mais c'est à qui oserait le premier franchir la porte de Malines; la rue qui y conduit, celles adjacentes et les places sont encombrées; les chevaux sont attelés aux pièces, fourgons, caissons et autres voitures; tout est surchargé par des voyageurs qui veulent économiser leurs chaussures. On se met en marche. Deux cabriolets bourgeois arrivent et annoncent que la route est libre jusqu'à Malines, que le pont de Campenhout n'est point coupé et qu'il est gardé par le 4^e d'infanterie qui a bivouaqué, que de l'artillerie est en position, que des postes ou vedettes sont placés. La route est couverte de petits détachemens se pressant les uns sur les autres, la plupart des hommes sont sans armes, quelques drapeaux belges sont déployés. Des officiers d'état-major des gardes civiques à cheval (dits depuis peu gardes du roi) partent au triple galop. Sur la gauche de la route à un quart de lieue environ est un camp hollandais pouvant former 3000 hommes. J'espère que tout se passera bien de votre côté, que le reste de notre armée pourra rejoindre le roi; quant à nous, Dieu veuille nous préserver d'une occupation militaire

Nous donnons officiellement la nouvelle suivante, d'après une dépêche arrivée à Bruxelles, hier soir à huit heures.

Il a été convenu entre le général Belliard et le prince d'Orange, que l'armée hollandaise commencera aujourd'hui son mouvement rétrograde; le prince d'Orange enverra un officier près de M. le maréchal Gérard, pour faire connaître les routes que prendra l'armée hollandaise, et fixer avec lui les lieux de stations chaque soir, pour l'une et l'autre armée, c'est-à-dire hollandaise et française, etc.

La ville de Louvain n'aura pas de logemens militaires.

Le corps du duc de Saxe-Weimar, qui était sur la route de Bruxelles, traversera la ville pour se rendre sur celle de Tirlemont, avec les autres divisions; il bivouaquera près de Louvain sans y loger.

— Hier, dans la matinée, M. le comte de Cruykenbourg, aide-de-camp du prince d'Orange, a été au quartier-général du roi, à Malines, chargé d'une mission.

— Un corps d'armée de 12,000 hommes environ a quitté Malines hier matin et pris la direction de Louvain; vers onze heures, le roi a pris la même direction.

— Ce matin des convois de pain ont été dirigés sur Louvain en suivant la route de Cortenberg; ce qui indique que les communications sont rétablies entre Bruxelles et cette ville. Des personnes arrivées de Louvain confirment cette nouvelle.

— Lors de la retraite précipitée de l'armée du général Daine, cet officier comprenant la difficulté qu'il y aurait pour lui de regagner la confiance de ses troupes, avait remis momentanément ses pouvoirs à une commission d'officiers, en attendant l'arrivée du général Goethals, qui devait venir prendre le commandement de sa division. Une lettre de Daine, invitant Goethals à se rendre à cet effet à Liège, fut portée à Namur par M. le gouverneur Tielemans, qui revint accompagné du général. Mais il paraît que Daine s'était ravisé dans l'intervalle; après beaucoup d'hésitation, il garda le commandement, et le général Goethals retourna à Namur.

— Les volontaires d'Ath qui étaient avant-hier à Tervueren, y sont restés sans vivres; on assure que l'autorité s'est refusé à leur en donner. On dit même que le drapeau brabançon avait été enlevé par l'ordre du bourgmestre.

— L'avant-garde des chasseurs nerviens est arrivée à Bruxelles, venant de Tournay.

— Hier, M. le général Belliard a porté au duc de Saxe-Weimar, commandant des troupes qui se trouvaient au-delà de Tervueren, l'ordre du roi Guillaume de les faire retirer vis-à-vis de l'armée française. Le duc a répondu qu'il en référerait au prince d'Orange.

— LL. AA. RR. les ducs d'Orléans et de Nemours, accompagnés du général Teste et de leur état-major, ont fait leur entrée à Bruxelles, hier vers deux heures, par la porte de Hal, à la tête du 12^e de ligne et du 5^e dragons. M. le général Duvivier escortait les princes.

Peu de temps après une batterie d'artillerie est arrivée sous l'escorte d'un bataillon du 25^e de ligne.

Une foule immense s'était, dès le matin, portée vers la porte d'Anderslecht. L'arrivée des Français a été accueillie par de vives acclamations.

Les Princes sont descendus à l'hôtel d'Arenberg.

Malines, le 12 août, 9 heures du soir.

Voici en quelques lignes le résumé de ce qui s'est passé aujourd'hui. Le roi est allé se mettre à la tête de l'armée vers neuf heures du matin; déjà un engagement assez vif avait commencé entre la brigade Niellon et l'ennemi; les différentes divisions de l'armée se sont mises en mouvement dans la matinée, et l'action a eu lieu sur tous les points. Quoique ayant affaire à des forces très-supérieures aux nôtres, nous avons perdu beaucoup moins de monde que l'ennemi. L'armée en se concentrant à Louvain aurait pu y faire une bonne résistance, mais l'ennemi se présentant aux environs de la ville sous différentes directions, et le Roi ne voulant point, au moment où les hostilités sont au point de finir, exposer la ville de Louvain aux désastres d'un bombardement, l'armée belge s'est repliée sur Malines. Elle bivouaque tout entière sous les murs de cette ville.

Une convention pour la cessation des hostilités, entamée d'après des nouvelles venues de La Haye cette nuit, avait été proposée par l'ambassadeur anglais, sir Robert Adair, qui croit avoir tout lieu d'espérer de la mener à bonne fin.

Le Roi s'est constamment exposé au feu des tirailleurs et de l'artillerie.

Bruges, le 12 août au soir.

Depuis dimanche l'ennemi n'est plus sorti de ses lignes du côté de West-Capelle; les grandes pertes qu'il a éprouvées dans cette journée par le feu meurtrier de nos tirailleurs, paraît être cause de son attitude toute pacifique.

Hier on a trouvé au Hazegras un soldat hollandais blessé à la tête d'une balle; cette homme était resté dans un champ de fèves pendant quatre jours et cinq nuits; transporté à l'ambulance, il ne cessait de protester de sa foi catholique et faisait des signes de croix continuels. Les Hollandais prendraient-ils la guerre actuelle pour une guerre de religion?

Les hostilités recommencées avant-hier entre Maldeghem et Aerdembourg ont continué pendant une partie de la journée d'hier. Des pertes réciproques en ont été la suite, rien n'est changé dans nos positions de ce côté. Aujourd'hui tout est tranquille.

La garde civique de Poperinghe est entrée en cette ville ce matin, celle de Menin est annoncée pour ce soir. Cinq pièces de canon d'Ypres

se trouvent ici depuis quelques heures ; on ne connaît pas encore leur destination.

Une compagnie de volontaires de cette ville est attendue ce soir.

Hier, les soldats cantonnés au Hazegras ont enlevé une pièce de canon de l'une des canonnières coulées par notre artillerie ; cette pièce a été transportée à Westcapelle, où elle attendra un affût.

GAND, 12 août.

Hier, vers 6 heures du soir, une fausse alerte se répandit rapidement en ville. Parmi les bruits divers qui circulaient, le plus accrédité, c'était qu'un corps hollandais se portait sur Gand, qu'il n'était plus loin de la porte de Bruges. Aussitôt on batit la générale, et toute la ville, en moins de 10 minutes, fut en mouvement. Le commandant van de Poele se porta avec ses sapeurs-pompier et 4 pièces de canon à la porte de Bruges ; ces braves, tout joyeux de pouvoir renouveler la mémoire du 2 février, passèrent sous nos fenêtres, en chantant des airs patriotiques.

A l'hôtel-de-ville on venait en foule demander des armes. Un escadron de gendarmes se mit également en action et poussa des reconnaissances à 3/4 de lieue de la ville. Mais aucun ennemi ne parut. A 9 heures, nos sapeurs-pompier revinrent avec leurs pièces à leur caserne, et tout rentra dans la tranquillité. Si ces mouvemens, causés par des faux bruits, n'ont eu aucun résultat, du moins ils feront connaître aux Hollandais comment on les recevra ici, si jamais ils osent approcher, et à nos orangistes, combien il reste d'espoir pour leur cher prince.

(Journal des Flandres.)

— Il y a peu de jours que nous annoncions que l'importante écluse dite *Audenburgsche Sluys* était inoccupée par nos troupes ; nous apprenons que les Hollandais ont déjà fait une sortie vers cette écluse.

(Journal des Flandres.)

(Correspondance du Journal des Flandres.)

Middelbourg, 11 août, sept heures du soir.

Les Hollandais ont fait une sortie ce matin à huit heures d'Ardenbourg sur le pont sur la Lieve, nommé Pont-de-Paille, en deux colonnes, et chaque colonne avait trois pièces de canon ; l'une suivait le cours de l'Eede, courant d'eau qui donne son nom au village, et l'autre colonne suivait la chaussée. Chaque colonne était forte de trois à quatre cents hommes. Sur leur passage ces colonnes ont commis beaucoup de dégâts et de dévastations dans le village d'Eede et au Pont-de-Paille. Ces forces imposantes ont rencontré une résistance forte de la part de la troupe de ligne et des gardes civiques de Gand et de Courtrai, qui se sont trouvées pour la première fois au feu ; il est impossible de contester la bravoure de nos soldats. Mais combien de canons avaient-ils ? deux. Combien de ces deux canons on travaillé ? un seul. Il a donné deux coups qui ont fait un effet terrible dans la colonne qui marchait sur le pavé ; mais l'essieu cassa au deuxième coup, la pièce recula, et voilà qu'on se mit à croire qu'il y avait déroute, et voilà pourquoi l'autre pièce qui était en réserve n'a pas pu travailler.

J'ai été sur les lieux, j'ai parcouru tout le village d'Eede, et je puis certifier que les Hollandais ont emporté 19 chariots de morts et de blessés. J'ai vu enterrer deux de leurs morts, qu'ils n'ont pas eu le temps d'enlever. Ils ont relevé deux de nos blessés qu'ils ont traités avec humanité, pansé et emmenés avec eux. Nous avons à regretter la mort du sergent-major de la compagnie des voltigeurs du 6^e, du capitaine Gerardon. Un capitaine de la garde civique de Maldeghem est blessé mortellement, de même que quelques gardes civiques de Courtrai. Le nombre de nos blessés ne va pas au-delà de vingt.

Un espion d'Ardenbourg, habillé en garde civique, a été arrêté au Pont-de-Paille et fusillé, cet après-midi, à 4 heures, au pied de l'arbre de la liberté à Maldeghem.

ANVERS, 12 août.

Hier le sloop anglais Constant Trader, capitaine Rogers, venant de Douvres, est entré dans notre port.

— Hier, deux déserteurs hollandais, faisant partie de schuttery de la province d'Overysse, se sont présentés à nos avant-postes, à Capellen, et ont été conduits ici.

Aujourd'hui sept autres déserteurs du même corps ont été amenés en notre ville.

Il se plaignent tous d'avoir été forcés d'être incorporés. Le 12^e régiment, avec lequel ils ont été aux prises près de Capellen, le premier jour de la reprise des hostilités, les a tout-à-fait découragés, disent-ils.

Du reste, rien de nouveau dans vos environs.

— Nous recevons d'une source certaine les détails suivans :

Le général Belliard s'était rendu le 11 auprès du prince d'Orange avec ordre, signé du roi Guillaume, de ne pas en venir avec les troupes françaises. Le prince ne voulut pas croire que ces troupes étaient déjà entrées en Belgique. Le colonel Céva fut chargé d'accompagner le général Belliard pour s'en assurer. Il repartit pour le quartier-général hollandais, accompagné de deux officiers belges ; le duc de Saxe-Weimar leur interdit le passage. Le 12, dans l'après-midi, le général Belliard ayant appris que les Hollandais s'étaient portés près de Louvain, partit de nouveau pour leur quartier-général et lui signifia que toutes hostilités ultérieures seraient considérées comme faites à la France.

QUARTIER-GÉNÉRAL DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

Voici la position de l'armée française, le 12 au matin :
Le général Barrois à Eghézéc, route de Louvain.

Le général Teste et le duc d'Orléans, à Bruxelles.

Le général Tiburce Sébastiani, à Wavre.

Le général Lawœstine, à Wayre.

Le général Hulot, à Braine-la-Leud.

Le général Dejean, à Wastine.

Le général Gérard, à Mons (division de cavalerie de réserve).

Le général Tholozé, à Chaumont.

NIVELLES, 13 août, 1 heure du matin.

Le quartier-général vient de quitter Nivelles pour se rendre à Wavre. Le duc d'Orléans est arrivé à 11 heures du soir. Pendant qu'il conférait avec M. le maréchal Gérard, une estafette a été expédiée au général Hulot, qui avait ses quartiers à Braine-la-Leud, pour engager à préparer un mouvement en avant, et à prendre une position plus directe dans la ligne que nous avons de Bruxelles à la Meuse, ligne qui passe par Bruxelles, Wavre, Wastine, Eghézéc et Namur. Pendant que le prince se trouvait à Nivelles, le général Barrois a envoyé un courrier pour demander des ordres. Il paraît que le mouvement opéré par les Hollandais dans les environs de Wavre, et notamment à Orey, avait nécessité pour le général le besoin d'ordres plus précis.

Le 44^e d'infanterie venant dans la journée, de Maubeuge à Nivelles, est arrivé ce soir à 10 heures, en chantant *la Parisienne*. Le peuple répétait le refrain en y mêlant les cris de *vive la France!*

— Avant hier soir le duc d'Orléans est parti de Bruxelles à sept heures pour le quartier-général du maréchal Gérard, accompagné seulement du général Baudrand. Quoique arrivant à Nivelles à une heure déjà avancée, il a été accueilli par une nombreuse population avec des transports de joie inexprimables. Après s'être concerté avec le maréchal Gérard, il repartit pour Bruxelles où il arriva à une heure de la nuit. Il fit immédiatement appeler le colonel Boarin, qui commande le 12^e de ligne, pour lui faire connaître les ordres qu'il apportait. A quatre heures du matin le rappel battit ; un quart d'heure après soldats et officiers, tous étaient sous les armes. A cinq heures toutes les troupes arrivées la veille dans notre ville se sont mises en marche. Elle sont sorties par la porte de Namur dans l'ordre suivant : Quelques dragons comme éclaireurs ; ensuite les éclaireurs du 12^e, puis les tambours et la musique. Une compagnie du 12^e d'un côté de la route, un escadron de dragons de l'autre : à peu de distance, l'état-major, les princes en tête : un des généraux parlait flamand, et se faisait donner des renseignemens par les paysans. Après l'état-major, le 12^e de ligne et le 5^e dragons marchaient de front, se partageant la route ; l'artillerie, les canonniers portant la mèche allumée. On remarquait la vivacité du capitaine commandant la batterie, et son impatience de rencontrer l'ennemi. Après l'artillerie, les bataillons du 23^e et quelques voitures fermaient la marche.

Un certain nombre de bourgeois, parmi lesquels des citoyens notables appartenant à la magistrature, au bureau et à l'autorité administrative, ont accompagné ces troupes hors de la ville, fraternisant avec les officiers et les soldats. Beaucoup d'officiers et même de soldats, qui se trouvaient à la bataille de Waterloo n'exprimaient qu'un vœu, celui de trouver des Prussiens mêlés avec les Hollandais. Ce corps, laissant à la gauche le village de Tervuren, a suivi la route jusqu'à Overysse où il doit faire sa jonction avec le 19^e et le 38^e de ligne, venant de Braine-la-Leud, et attendre de nouveaux ordres.

Les ducs d'Orléans et de Nemours ont fait la route à la tête de ce corps, tantôt à cheval, tantôt à pied, causant fort gaîment avec tous ceux qui les approchaient.

L'armée française paraît se concentrer en avant de Wavre depuis Overysse jusqu'à Hamme. Si les Hollandais persistent à occuper Louvain, ils seront forcés de l'évacuer par le fait seul de cette position de l'armée française, à laquelle ils offriraient le flanc. En se repliant sur Tirlemont, les deux armées arriveraient de suite dans les fameuses plaines déjà si connues de Neerwinde, qui se trouvent entre Tirlemont et St-Trond.

— Il n'y a qu'une voix sur la bonne mine et la bonne conduite des troupes françaises. Chacun a remarqué en les voyant combien il était facile d'avoir de beaux soldats et des officiers d'une belle tenue sans prodiguer, comme on l'a fait pour notre armée, l'or et les oripeaux qui retombent toujours à la charge du budget. (Courrier.)

NAMUR, 15 août.

Les débats de la chambre des députés de France deviennent chaque jour plus intéressans et plus graves ; le *juste milieu* habilement soutenu par Perrier et Sébastiani et vigoureusement défendu par Thiers, a été battu en brèche par Mauguin et Lamarque et terrassé par Pagès. L'occupation de la Belgique par une armée française pourra bien différer sa destruction complète, mais elle n'en est pas moins certaine.

Il faut pourtant convenir que le cabinet français a fait preuve d'habileté peu commune ; il est parvenu à occuper des forteresses que l'Europe avait élevées hier contre la France, je ne dirai pas sans coup férir, mais en exécution de la volonté de cette même Europe ! C'est là, je pense, un tour de première force.

Nos ministres, dont l'habileté, l'imprévoyance, l'incapacité (comme hommes d'état) est bien connue, céderont bientôt le pas ; notre politique sera exclusivement dirigée d'après les vues plus ou moins éloignées de nos habiles voisins et dans cet état avantageux, le *juste milieu* attendra le dénouement plus rapproché qu'on ne pense, des affaires de l'Europe.

Pour demeurer nécessaire en Belgique, le *juste milieu* ne fera pas détruire l'armée hollandaise, qui aura impunément pillé, assassiné, incendié au mépris du droit des gens ; cette armée se retirera paisiblement dans ses anciennes positions, et l'armée française nous devien-

dra d'autant plus nécessaire, que la nôtre existe maintenant à peine. Que l'on se rappelle que le roi des Français a déclaré que ses troupes ne se retireraient de la Belgique que lorsque toutes nos affaires seraient terminées et que le roi Guillaume aura donné des garanties qu'il ne troublera plus la paix de l'Europe : qu'on relise les dix-huit articles, germes de mille contestations interminables, et l'on pourra comprendre toute la portée des vues de Talleyrand.

Cependant tout n'est pas perdu; que Daine marche sur Louvain, que Niellon et Clump rallient l'armée du centre, et la victoire pourra encore couronner la bravoure des Belges : cela est d'autant plus possible, que la présence des Français a dû porter le découragement chez une armée pleine de mercenaires.

M. le gouverneur de notre province vient d'adresser la lettre suivante à messieurs les bourgmestres :

Des gardes civiques, en petit nombre à la vérité, méconnaissant leurs devoirs, ne se sont pas trouvés au rendez-vous de l'honneur; d'autres ont quitté leurs drapeaux. S'il en existe dans votre commune, vous les sommerez sur-le-champ de réparer leur faute, et s'ils n'ont pas obéi dans les vingt-quatre heures, vous les ferez arrêter et conduire à Namur. Ils seront punis suivant toute la rigueur des lois.

— La commission médicale de cette province tiendra sa troisième assemblée générale, pour cette année, le 5 septembre prochain, rue de la Monnaie, à Namur.

EXTERIEUR.

FRANCE. — Paris, 12 août.

Nous ne parlerons point des brillans discours de l'opposition. Il suffit de les lire pour les apprécier : ils ont été formidables comme la cause qu'ils défendaient. Toutefois, nous ne dissimulerons point que dans tous ces développemens lumineux de théories politiques, une lacune importante s'est fait sentir et a profondément attristé les amis du peuple : nul n'a parlé des classes laborieuses et n'a songé à présenter l'amélioration de leur sort, comme la condition la plus essentielle du rétablissement de l'ordre et du règne de la paix.

— Il est question, dit un journal, de nouvelles venues d'Allemagne, qui pourraient nécessiter la formation d'une armée dans nos départemens de l'est : elle serait plus considérable que celle du maréchal Gérard, et le ministre de la guerre, persuadé que personne mieux que lui ne pourrait la diriger, s'en réserverait le commandement.

— Le dey d'Alger est arrivé de Livourne à Paris. Il est descendu à l'hôtel de Londres, place Vendôme.

— *L'Ode aux Belges*, par M. Belmonlet, qui a été publiée dans la *Tribune*, a été saisie au domicile de l'auteur.

— Dans la soirée le bruit circulait dans Paris que l'ambassadeur de Prusse devait quitter la capitale. Nous avons pris quelques renseignemens à ce sujet, et nous avons su que M. de Verther a fait ajuster quelques malles à ses voitures, et qu'il y a défense expresse aux personnes de sa maison de parler à qui que ce soit.

COMMERCE.

GRAINES. — Lille, 11 août.

	Graines.	Huiles.	Tourteaux.
Colza.	20 " 17 "	67 f. " 67 25	9 50 " f. "
OEillette.	23 " " "	86 " " "	9 " 8 50
Id. bon goût.	" " " "	95 " " "	" " " "
Lin.	18 " 20 "	83 " " "	14 " 15 50
Caméline.	18 " 20 "	78 " " "	9 50 " "
Chanvre.	13 " " "	" " " "	9 " " "
Huile épurée pour quinquets		73 " 73 25	
Idem réverbères		71 " 71 25	

GAND, 12 août. — Huile de colza par tonn., fl. 39; id. de lin par id., 43.

PARIS, 9 août. — L'Huile de colza disp valait 74 fr. 50 à 74 fr.

BOURSE DE BRUXELLES, du 12 août.

Act de la Société générale	550				
2 1/2 Dente active hollandaise.	35	N	5	Lots de Pologne.	
2 1/2 — inscription de la banque.	38	N	5	Certificats de Naples	63
4 1/2 Syndicat d'amortissement.			5	Emp. de Sicile, 1821.	
2 1/2 Rente rembours.	85	P	5	" " 1824.	
4 1/2 Act. de la S ^o c. de commerce			5	Guebhard	
5 Métalliques.	81 1/2	P	5	Rente perp. à Amst.	42
			5	" de 200 p. à Paris.	47

Bourse de Paris, du 12 août. — Rentes 5 p. 0/10 au compt., jouiss. du 22 mars 1830, 87 fr. 60 c. — 4 p. 0/10, 70 fr. 80 c. — Rentes 3 p. 0/10, jouissance du 22 juin 1830, 56 fr. 40 c. — Act. de la banque, 1515 fr. 00 c. — Certif. Falconnet, 68 fr. 25 c. — Emprunt royal d'Espagne 1830, 60 fr. — Rente perpétuelle d'Espagne, 47 fr. 1/8. — Emprunt de France, 67 fr. 60.

Fonds publics à Londres, du 8 août. — Cons., 80 5/8.

Cours de Vienne, du 2 août. — Mét., 68; act. de la banque, 990.

POSTE DE L'APRÈS-MIDI.

— Dans plusieurs fermes des environs de Louvain, qui ont été visitées par les soldats que commandait le prince d'Orange, tous les Allemands qui se trouvaient parmi ces soldats rassuraient les paysans en leur disant : « N'ayez pas peur nous ne sommes pas des Hollandais. »

— L'artillerie de Namur s'est particulièrement distingué lors de la retraite de Louvain : seule, elle a tiré plus de 500 coups de canon, lorsque on est venu lui donner l'ordre d'enclouer ces pièces, elle a refusé

d'y obtempérer, et s'est défendue avec vigueur jusqu'à la fin de l'affaire, et emmené ces pièces.

Dans une escarmouche à Roosbeck, nos soldats ont trouvé dans le blé les cadavres de trois officiers de l'armée du prince d'Orange, porteurs de papiers qui attestaient leur origine prussienne. Ces papiers ont été soigneusement emportés par ceux qui les ont trouvés; nous croyons qu'ils sont encore en la possession d'un officier du 12^e régiment.

— Pendant que les postes militaires et les places publiques de Louvain étaient occupés par les Hollandais dans la journée du 13, le prince d'Orange a voulu venir juger par lui-même de l'aspect qu'offrait cette ville. Il y est donc entré suivi d'une escorte peu nombreuse. Il paraît qu'on lui avait fait croire à une brillante réception et à des cris d'enthousiasme. Un morne silence l'a accueilli sur son passage. Quelques enfans apostés et payés par les rares partisans de la famille dechue ont poussé deux ou trois cris. Les bourgeois, présens et silencieux, ont bientôt réprimé par leurs remontrances ces cris déplacés. On nous a assuré que des larmes se sont échappées des yeux du prince quand il reconnut avec quel froid glacial on le recevait à Louvain.

(Courrier.)

— Hier 14, un régiment de lanciers rouges de l'armée française, est arrivé dans l'après-dinée à Bruxelles, et a été logé dans le faubourg de Flandre (Molenbeek). La tenue de ce régiment est superbe, et cependant nous le répéterons encore, à la honte de tous nos malheureux faiseurs, l'équipement des officiers et des soldats est peut-être de moitié plus économique que celui du moins éclatant de nos cinq régimens de cavalerie.

(Idem.)

— Le gros de l'armée française se trouvait hier 14, concentré à Isque et dans les environs. Les deux princes français se trouvaient à Isque avec beaucoup de généraux.

— Hier 14, dans la matinée, les troupes hollandaises qui avaient occupé Louvain au nombre de 400 hommes seulement, sont retirées de cette ville, pour se diriger vers Tirlemont. Le corps du duc de Saxe-Weimar qui campait dans la campagne en deça de Louvain, s'est également mis en marche pour traverser cette ville et prendre la même direction. Il est probable que les Hollandais auront occupé Louvain dans la soirée; on nous assure même que le roi Léopold y a passé la nuit du 14 au 15, et qu'il sera de retour aujourd'hui à Bruxelles.

— Il y a eu beaucoup de désordre à la porte de Tirlemont lors de l'attaque : mais nous croyons pouvoir assurer que le tableau qu'on a tracé *l'Emancipation* est exagéré : la débâcle et la fuite n'ont point été générales : mais beaucoup de volontaires, de gardes civiques isolés de leurs corps, des bourgeois et des femmes ont occasionné le bagarre dont parle *l'Emancipation* : il faut avouer qu'il y a eu beaucoup de confusion dans les rangs de la garde civique, mais elle n'a point fui.

— Tongres n'est occupé que par onze à douze cents hommes qui ont établi des barricades du côté de Liège. Nos forts sont en bon état de défense.

(Courrier de la Meuse.)

— La garnison de Maestricht est très-faible en ce moment. Cinquante hommes se sont alliés le 13 à Fauquemont pour empêcher les gardes civiques de se réunir et se diriger sur notre armée. Les gardes civiques ont dû se disperser.

Les Hollandais se sont fait donner à boire et à manger aux frais de la commune de Fauquemont dont le bourgmestre, le percepteur et le curé avaient quitté l'endroit.

(Idem.)

— Un major prussien a passé à Vaels le 12 de ce mois, dans la matinée, se rendant à Maestricht.

Notre correspondant s'étonne que les autorités civiles et militaires n'ayant pas jusqu'ici ordonné des mesures sévères pour empêcher les communications avec cette place.

(Idem.)

ANNONCES.

1209.

Vente par autorité de justice.

Mardi, 16 août 1831, à dix heures du matin, au domicile du sieur Xavier Wautlet, négociant, rue du marché de l'Ange, à Namur, il sera procédé par l'huissier Dermine, à la vente au plus offrant et dernier enchérisseur de divers objets mobiliers et marchandises, consistant en garde-robe, bureau, table, comptoirs, rayons de boutique, bas, mouchoirs, siamoises, muselaines, cotons, étoffes, toiles, bonnets d'homme, fil, et autres objets.

Le tout sera payé au comptant.

1202

AVIS.

5300 florins des Pays-Bas à appliquer en rente sur hypothèque.

S'adresser au secrétariat des hospices, à l'hospice St Gilles, à Namur.

791.

EFFETS PUBLICS.

Le notaire Delvigne se charge d'acheter et de vendre des rentes remboursables de domaine, pour servir aux paiemens des bois acquis du ci-devant syndicat et de tous autres effets publics et obligations de la Belgique, de la France, de l'Espagne et d'autres gouvernemens.